

Rechercher la chance : l'écriture fragmentaire de Georges Bataille (1)

SAKAI, Takeshi / 酒井, 健

(出版者 / Publisher)

法政大学文学部

(雑誌名 / Journal or Publication Title)

Bulletin of the Faculty of Letters, Hosei University / 法政大学文学部紀要

(巻 / Volume)

69

(開始ページ / Start Page)

1

(発行年 / Year)

2014-10

(URL)

<https://doi.org/10.15002/00010552>

« Rechercher la chance » — l'écriture fragmentaire de Georges Bataille (1)

par Takeshi SAKAI

« J'ai dans la tête un vent violent. Écrire est partir ailleurs. »
Georges Bataille, *Le Coupable*

Résumé

Cet article a pour but de considérer l'écriture fragmentaire de Georges Bataille qui se déroule dans son ouvrage principal : la *Somme athéologique*. Je commence par examiner la fidélité à l'expérience de l'expression ; fidélité que Bataille s'y impose constamment. Il s'agit là de son éthique qui est qualifiée de « sommet moral », aussi bien que de son esthétique qui est caractérisée par ses sujets chers comme le « voir » et le « spectacle ». Ensuite j'envisage la question de savoir dans quelle mesure ses pensées du fragment sont remarquables dans l'histoire des idées, surtout par rapport aux premiers romantiques allemands. Finalement je vais examiner l'éthique et l'esthétique du fragment en général.

Mots-clés: Bataille, chance, fragment, écriture, *Somme athéologique*,

1. Introduction

Dans cet article, je me propose d'expliquer l'écriture fragmentaire de Georges Bataille (1897–1962) à partir de sa trilogie nommée *Somme athéologique*.

Dès l'année 1950, Bataille a projeté de réunir ses écrits importants pour en faire un ensemble intitulé *Somme athéologique*. En 1961, c'est-à-dire un an avant sa mort, il en a présenté un plan⁽¹⁾. D'après ce plan devenu final, la *Somme athéologique* se compose de trois livres qui sont successivement rédigés et publiés pendant la deuxième guerre mondiale : *L'Expérience intérieure* (1943), *Le Coupable* (1944) et *Sur Nietzsche* (1945). Ces trois ouvrages sont cohérents en ce que la forme et le contenu y sont incohérents. Le désordre y est apparent. Chaque page se trouve déchirée en fragments dont la tonalité et la longueur sont tout à fait inégales. Et l'auteur expose de façon capricieuse ses expériences sacrées et ses réflexions qui en découlent.

Dans *Le Petit*, court texte fragmentaire qui est publié en 1943, on trouve une formule qui résume bien l'écriture de Bataille dans cette époque-là : « Écrire est rechercher la chance »⁽²⁾. La « chance » est l'un des noms qu'il a donnés à ses expériences sacrées ; le mot « rechercher », si l'on entend par là « chercher à connaître », répond bien à son intention de réfléchir sur les effets

de ces expériences.

Et cependant, dans la mesure où « rechercher » veut dire l'effort de retrouver, cette formule évoque une autre exigence de Bataille, celle de rapprocher l'expression de l'expérience déjà faite. Exigence difficile à satisfaire. En dehors du décalage temporaire de ces deux actes, l'indicibilité du sacré vient abattre Bataille. Celui-ci avoue en effet dans *L'Expérience intérieure* : « J'échoue, quoi que j'écrive, en ceci que je devrais lier à la précision du sens, la richesse infinie — insensée — des possibles »⁽³⁾. Pour lui, le sacré est cette « richesse infinie — insensée — des possibles ». Il la désigne d'ailleurs par d'autres notions importantes, tels l'« inconnu », l'« impossible », l'« immanence », la « part maudite », l'« excès », la « continuité » ... Terminologie si riche et variée. C'est parce que Bataille, faisant grand cas de la communication avec ce sacré, la considérait dans différents domaines : philosophie, sociologie, économie, érotisme, etc. Mais ce qui compte avant tout est que la chance lui permet de s'ouvrir à cette « richesse » et de communiquer avec celle-ci.

En revanche, l'expression reste en deçà, d'autant plus que Bataille a souci de « la précision du sens ». Mais en même temps il a continué de « rechercher la chance » sur le plan du texte et y a laissé des traces sensibles. Son écriture fragmentaire était un signe le plus visible de cette recherche, de cette « volonté de chance »⁽⁴⁾. Autrement dit, c'est un geste spectaculaire, par lequel Bataille exhibe au lecteur son exigence de communication. Le texte est en ce sens la scène où l'auteur-acteur recherche la chance de communiquer avec le lecteur-spectateur⁽⁵⁾. Ainsi donc, l'ambition de Bataille ne se borne pas à représenter fidèlement l'expérience de la chance, mais à faire de son texte un lieu de la chance où se réalise une communication entre l'écrivain et le lecteur. Communication « immanente » qui les unit profondément, dans la « richesse infinie — insensée — des possibles ».

De toute façon, je commence par aborder cette question de l'expression qui se veut fidèle à l'expérience. Il s'agit là, au fond, de l'éthique et de l'esthétique de Bataille qui a choisi l'écriture fragmentaire. Esthétique que caractérisent les sujets importants de Bataille, comme l'acte de « voir », le « spectacle », l'« inachèvement », l'« informe » ; éthique qui est désignée par ses notions dont l'« hyper-moralisme », le « sommet moral » ou la « souveraineté ».

Ensuite j'envisage la question de savoir dans quelle mesure ses pensées du fragment sont remarquables dans l'histoire des idées, surtout par rapport aux premiers romantiques allemands ; ceux-ci, comme Fr. Schlegel et Novalis, avaient bien considéré et pratiqué l'écriture fragmentaire, et cela, en se fondant sur l'anthropologie, voire sur la cosmologie. Il en est de même pour Bataille. Il est donc intéressant de comparer l'exigence fragmentaire des premiers romantiques allemands avec celle de Bataille pour en tirer enfin l'éthique et l'esthétique du fragment en général.

2. Fidélité à l'expérience

À travers la *Somme athéologique*, l'attitude de Bataille à l'égard de l'écriture est constante. Pour lui, l'authenticité de l'expression consiste dans sa fidélité à l'expérience. Dès la première partie de *L'Expérience intérieure*, on le voit affirmer ainsi : « L'expression de l'expérience

intérieure doit de quelque façon répondre à son mouvement, ne peut être une sèche traduction verbale, exécutable en ordre. »⁽⁶⁾

Le verbe « devoir » reflète l'éthique de Bataille. Mais on peut se demander d'abord quel est le mouvement de l'expérience que « doit » poursuivre l'expression. À cet égard se trouve dans les notes de *L'Expérience intérieure* un passage remarquable, dont voici quelques lignes :

« [...] de même que le renouvellement nécessaire de la vie annonce que nous appartenons à la mort, de même celui du savoir qu'il est le lige de l'inconnu. Et l'expérience prenant ma vie pour la vouer à l'inconnu, il faut bien que son expression, qui s'en écarte en apparence étant discours, profondément lui demeure néanmoins fidèle, n'étant qu'ébauche, admettant en elle, avec même un peu de volupté, cet élément de mort qu'est l'écoulement d'un fleuve allant à la mer. »⁽⁷⁾

Un facteur majeur qui conduit l'expérience intérieure est « cet élément de mort », nommé d'ailleurs l' « inconnu ». Selon Bataille, le savoir humain appartient essentiellement à l' « inconnu » qui le dirige pour anéantir ses résultats. Le mouvement de la pensée, orientée aussi par l' « inconnu », dessine la même trajectoire. À ses yeux, la pensée s'approfondit surtout comme développement du doute. Doute, suivant sa terminologie, « mise en question » qui aboutit à celle du sujet pensant, à son autosacrifice catastrophique⁽⁸⁾. Notre vie éphémère appartient elle aussi à la mort. Même de notre vivant, « cet élément de mort » érode notre substance individuelle, la résolvant finalement en « immanence ». L'« immanence », bien qu'elle soit une étendue infinie de vie excessive, est l'au-delà de chaque être vivant dans le sens où elle lui produit la mort, subitement ou non, et le dépersonnalise. Mais sans jamais nous transcender, elle nous entoure et guette. C'est ce que veut dire l'aphorisme suivant de *Sur Nietzsche* :

« Et la mort n'est pas seulement mienne. Nous mourons tous *incessamment*. Le peu de temps qui nous sépare du vide a l'inconsistance d'un rêve. Les morts que nous imaginons lointains, nous pouvons d'un élan nous jeter moins en elles qu'au-delà : cette femme, que j'étreins, est mourante et la perte infinie des êtres, incessamment coulant, glissant, hors d'eux-mêmes, est MOI ! »⁽⁹⁾

L'expérience intérieure nous permet de sentir cette appartenance à la mort impersonnelle qui nous échappe habituellement. Alors, d'après Bataille, « il faut » que l'expression décrivant l'expérience intérieure « demeure fidèle » à cet « inconnu », à « cet élément de mort » qui ressemble à « l'écoulement d'un fleuve dans la mer ». C'est pour bien rendre sensible, même sur le plan de l'expression, le mouvement de cet « inconnu » qu'il a choisi l'écriture fragmentaire. Mouvement qui nous emporte à cette « immanence », à cette « richesse infinie — insensée — des possibles » qui est également l' « inconnu », voire l'inconnaissable même⁽¹⁰⁾.

Certes, Bataille, soucieux de « la précision du sens », fait du langage « un usage classique »⁽¹¹⁾, et cela, même dans l'écriture fragmentaire. Les phrases de chaque fragment constituent

une expression suivie. Mais c'est tant bien que mal, et c'est pour la fragmenter davantage, c'est-à-dire pour rompre ce cours discursif, ou plus exactement pour bien montrer le geste de déchirement. Le texte reste lisible, alors qu'il semble victime d'une irruption de l'« inconnu ». La lecture est suspendue soudainement. Le lecteur est trahi, s'il compte sur un exposé raisonné, tel qu'il se trouve dans la plupart des livres du savoir. Bataille, au lieu de « donner à savoir », veut « donner à voir »⁽¹²⁾. Il veut laisser voir l'œuvre de la mort, à travers son texte qui meurt, qui est en train d'être déchiré. Ainsi, l'ensemble de la *Somme athéologique*, loin d'une esthétique classique de l'achèvement, se présente comme, répétons l'expression déjà citée de Bataille, une « ébauche, admettant en elle, avec même un peu de volupté, cet élément de mort qu'est l'écoulement d'un fleuve allant à la mer ».

3. Spectacle de la mort

Voilà donc, l'esthétique de Bataille concernant l'écriture fragmentaire se déroule sur deux plans différents. Il s'agit, d'un côté, du mode de forme où s'agglomèrent ses sujets importants comme l'« inachèvement » ou l'« altération » : je vais en parler au moment de considérer l'art moderne et la conception de l'« informe ». De l'autre côté, c'est le plan de la vision où se trouvent les thèmes constants de Bataille que sont le « spectacle » et le « voir ».

Du spectacle de la mort, Bataille, déjà dans un article publié en 1928 sous le titre « L'Amérique disparue », s'est montré favorable aux Aztèques qui le jouent dans l'espoir de communiquer avec l'armée de Cortès qui les voit. Il s'agit pour les Aztèques de sacrifier leur vie de manière volontaire, voire spectaculaire, devant ces Espagnols, tout comme devant leurs dieux. À la fin de l'article, Bataille écrit :

« La mort, pour les Aztèques, n'était rien. Ils demandaient à leurs dieux non seulement de leur faire recevoir la mort avec joie, mais même de les aider à y trouver du charme et de la douceur. Ils voulaient regarder les épées et les flèches comme des gourmandises. Ces guerriers féroces n'étaient cependant que des hommes affables et sociables comme tous les autres, aimant à réunir pour boire et pour parler. Il était ainsi d'usage courant dans les banquets aztèques de s'enivrer avec l'un des divers stupéfiants dont ils usaient couramment.

Il semble qu'il y ait eu chez ce peuple d'un courage extraordinaire un goût de la mort excédant. Il s'est livré aux Espagnols en proie à une sorte de folie hypnotique ; La victoire de Cortès n'est pas le fait de la force, mais bien plutôt d'un véritable envoûtement. Comme si ces gens avaient vaguement compris qu'arrivés à ce degré d'heureuse violence la seule issue était, pour eux comme pour les victimes avec lesquelles ils apaisaient les dieux folâtres, une mort subite et terrifiante.

Eux-mêmes ont voulu jusqu'au bout servir de « spectacle » et de « théâtre » à ces personnages fantasques, « servir à leur risée », à leur « divertissement ». C'est, en effet, ainsi qu'ils concevaient leur bizarre agitation. Bizarre et précaire, puisqu'ils sont morts aussi brusquement qu'un insecte qu'on écrase »⁽¹³⁾.

Incités par ce « goût de la mort excédant », les Aztèques se sont dévoués pour réaliser un « spectacle » frappant. Leur témérité aurait eu de la chance de divertir les Espagnols. Mais ceux-ci ont fini par écraser facilement ces fous hypnotiques. Restent la victoire et la conquête de Cortès. À mesure, ce « spectacle » mortel est destiné à la méconnaissance ou à l'oubli, tout comme leur agitation est jugée négativement, au mieux « bizarre ». C'est parce que la mort ne témoigne pas de la mort ; que la « folie hypnotique » et la chance qu'elle suscite sont impuissantes à se justifier.

L'esthétique de Bataille attache une haute importance à la folie. Bataille, lui-même, avoue porter en lui le délire des héros de Sade ou des martyrs, avant de dire même : « ce délire accuse en moi le caractère humain »⁽¹⁴⁾. Mais il ne va pas jusqu'à affirmer les conséquences ultimes de la folie qu'est la mort définitive. Sa formule suivante est bien connue : « La mort est en un sens une imposture »⁽¹⁵⁾. L'expérience de la chance se déroule donc aux confins de la vie et de la mort : « La chance est le point douloureux où la vie coïncide avec la mort : dans la joie sexuelle, dans l'extase, dans le rire et dans les larmes »⁽¹⁶⁾. La conscience elle aussi se glisse incessamment sur les limites de l'être. Dans un texte intitulé « Communication », rédigé au printemps de 1940 et inséré dans *L'Expérience intérieure*, Bataille insiste sur la durée de la conscience de soi :

« Ce qui rejette les hommes de leur isolement vide et les mêle aux mouvements illimités — par quoi ils communiquent entre eux, précipités avec bruit l'un vers l'autre comme les flots — ne pourrait être que la mort si l'horreur de ce **moi** qui s'est replié sur lui-même était poussée à des conséquences logiques. La conscience d'une réalité extérieure — tumultueuse et déchirante — qui naît dans les replis de la conscience de soi — demande à l'homme d'apercevoir la vanité de ces replis — de les « savoir » dans un pressentiment, déjà détruits — **mais elle demande aussi qu'ils durent**. L'écume qu'elle est au sommet de la vague demande ce glissement incessant : la conscience de la mort (et des libérations qu'à l'immensité des êtres elle apporte) ne se formerait pas si l'on n'approchait la mort, mais elle cesse d'être aussitôt que la mort a fait son œuvre. »⁽¹⁷⁾

Le moi de Bataille comme sa « conscience de soi » subsistent donc, mais c'est en mourant. Bataille appelle cette ambiguïté « perte partielle », « petite mort », « mourir de ne pas mourir » et « moi=qui=meurt ». Par conséquent, l'expression de l'expérience ne va pas jusqu'à la mort du sens, comme dans la poésie de Dada. La *Somme athéologique* est un « texte=qui=meurt ». Chaque page est un « spectacle » du sens qui est orienté vers le non-sens. « Spectacle » qui témoigne ainsi de cette « richesse infinie — insensée — des possibles ». Mais ce témoignage, dès le début, est obligé à trahir ce royaume infini du non-sens, ses « mouvements illimités » qui sont d'ailleurs tumultueux et déchirants. C'est parce que tout écrit est fini et immobile. Et, chose plus difficile et pénible, l'écriture, fût-elle fragmentaire, est complice de l'évaluation des valeurs qu'effectue la raison. Celle-ci fait la distinction morale, même à l'égard de la chance. Bataille critique la méconnaissance ou l'élimination raisonnables de la mauvaise chance. Mais ses critiques entraînent une autre évaluation (toute chance est bonne, tout inconnu le bien) et ses paroles écrites la fixe. De là vient la méprise de Sartre qui taxe Bataille d'« un nouveau

mystique », en prenant son « inconnu » pour ersatz de Dieu mort⁽¹⁸⁾. Arrêtons-nous sur cette question « gluante » de la raison.

4. Sommet moral

Tout comme les phénomènes aléatoires de la nature, la chance a lieu par delà des valeurs morales de l'homme. Et elle brille avec un si vif éclat qu'elle le fascine, tout en le terrifiant. « La chance, dit Bataille : j'imagine dans la tristesse de la nuit la pointe d'un couteau entrant dans le cœur, un bonheur excédant, à n'en plus pouvoir... »⁽¹⁹⁾ La chance produit à l'homme un sentiment contradictoire qui comprend le charme et l'horreur, le plaisir et le malaise, le bonheur et le malheur. Bataille considère ce sentiment ambivalent du point de vue éthique. Dans *Sur Nietzsche*, il le qualifie de « sommet moral », en disant :

« J'ai l'intention d'opposer non plus le bien au mal mais le « sommet moral », différent du bien, au « déclin », qui n'a rien à voir avec le mal et dont la nécessité détermine au contraire les modalités du bien.

Le sommet répond à l'excès, à l'exubérance des forces. Il porte au maximum l'intensité tragique. Il se lie aux dépenses d'énergie sans mesures, à la violation de l'intégrité des êtres. Il est donc plus voisin du mal que du bien.

Le déclin — répondant aux moments d'épuisement, de fatigue — donne toute la valeur au souci de conserver et d'enrichir l'être. C'est de lui que relèvent les règles morales. »⁽²⁰⁾

Bataille distingue le « sommet moral » du bien qui se situe dans la morale du « déclin ». Celle-ci, fixant le bien et le mal, fonde notre vie quotidienne. Le « sommet moral », éphémère, est impuissant à la soutenir, moins encore à se justifier. Cette impuissance cause bien de la peine à Bataille d'autant plus qu'il approfondit l'expérience intérieure. C'est Maurice Blanchot qui tranche cette difficulté. Bataille présente comme suit l'avis de son ami :

« Conversation avec Blanchot. Je lui dis : l'expérience intérieure n'a ni but, ni autorité, qui la justifient. Si je fais sauter, éclater le souci d'un but, d'une autorité, du moins subsiste-t-il un vide. Blanchot me rapporte que but, autorité sont des exigences de la pensée discursive ; j'insiste, décrivant l'expérience intérieure sous la forme donnée en dernier lieu, lui demandant comment il croit possible sans autorité ni rien. Il me dit que l'expérience elle-même est l'autorité. Il ajoute au sujet de cette autorité qu'elle doit être expiée. »⁽²¹⁾

Ces paroles de Blanchot ont permis à Bataille de détacher l'expérience intérieure des fondements qui lui sont extérieurs, ainsi que de rendre la chance tout à fait aléatoire. Et de ce point de vue, il a pu critiquer la morale du « déclin » qui discerne la bonne chance et la mauvaise chance et qui condamne la dernière. Cette élimination paraît une maladie invétérée de l'esprit humain. Mais Bataille prétend que sa pensée peut dénuder la chance. Voici son affirmation :

« L'esprit humain est conduit de telle manière qu'il ne puisse faire entrer la chance en ligne de compte, sinon dans la mesure où les calculs qui l'éliminent permettent de l'oublier, **de n'en plus tenir compte**. Mais, allant jusqu'au bout, la réflexion sur la chance dénude justement le monde de l'ensemble des prévisions où l'enferme la raison. Comme celle de l'homme, la **nudité** de la chance — qui décide en dernier ressort, en définitive — est obscène, écœurante : elle est en un mot **divine**. »⁽²²⁾

Mais à la différence de la pensée « souveraine » qui rend la chance nue, l'écriture ne peut pas débarrasser totalement la chance des « calculs qui l'éliminent ». Les paroles écrites de la chance ne peuvent pas expier suffisamment l'autorité morale de celle-ci qui, bien qu'intensive, est momentanée. Certes, Bataille signale que le « sommet moral » est « différent du bien ». Mais cette expression subsiste. Le « sommet moral » exprimé sur le texte devient à son tour un bien : un bien qui est nouveau peut-être, mais continuellement autoritaire comme le bien de la morale du « déclin ». La critique de Sartre, « Un nouveau mystique » s'est arrêtée sur cette tendance déclinante de l'expression de Bataille. Et cependant ce dernier s'est efforcé de faire monter l'expression au « sommet morale », en la déchirant. Il a continué de « mettre en question » ce qu'il a écrit, c'est-à-dire de refuser « **le donné** — quel qu'il soit s'il est **le donné** »⁽²³⁾. Ainsi il n'a cessé de faire voir, avec son écriture fragmentaire, ce refus interminable, dont la **Somme athéologique** est un « spectacle » bien élaboré.

5. Élaboration

L'expérience intérieure se trouve motivée et conduite immédiatement par l'« inconnu », encore que Bataille y reconnaisse la possibilité ou même la nécessité de l'intervention de la raison, en disant « le principe de l'expérience intérieure : sortir par un projet du domaine du projet »⁽²⁴⁾. Ce principe explique bien l'essentiel de son écriture fragmentaire. Celle-ci n'est nullement automatique, ni impulsive, mais consciente et volontaire. En effet, Bataille a élaboré avec soin son texte.

Sa correction des épreuves du **Coupable** en témoigne. Rapprochons les épreuves [planche 1] de l'édition définitive de 1944 [planche 2]. On voit là Bataille biffer soigneusement trois lignes dans un long fragment et diviser celui-ci en deux ; ainsi naît un fragment court qui commence par cette phrase : « Je regrette que l'intelligence n'ait pas la sensibilité douloureuse des dents... » C'est ironiquement l'intelligence qui a effectué cette rupture ainsi que la production d'un fragment nouveau. Mais chose plus intéressante, ce long fragment coupé commence par ces paroles : « À supposer que l'on prenne au sérieux l'explication que j'ai donnée des conditions dans lesquelles communique l'existence humaine, j'aurais à **poursuivre** l'explication. Mais personne ne peut. L'explicable à la fin se change en son contraire »⁽²⁵⁾. Tout se passe comme si Bataille avait cessé de poursuivre l'explication, et ce, pour représenter le fait que « l'explicable à la fin se change en son contraire ». Le titre du chapitre où s'inscrivent ces fragments est « La chance ». Le lecteur de l'édition définitive a l'impression que Bataille s'exprime de manière fidèle à la chance. Mais

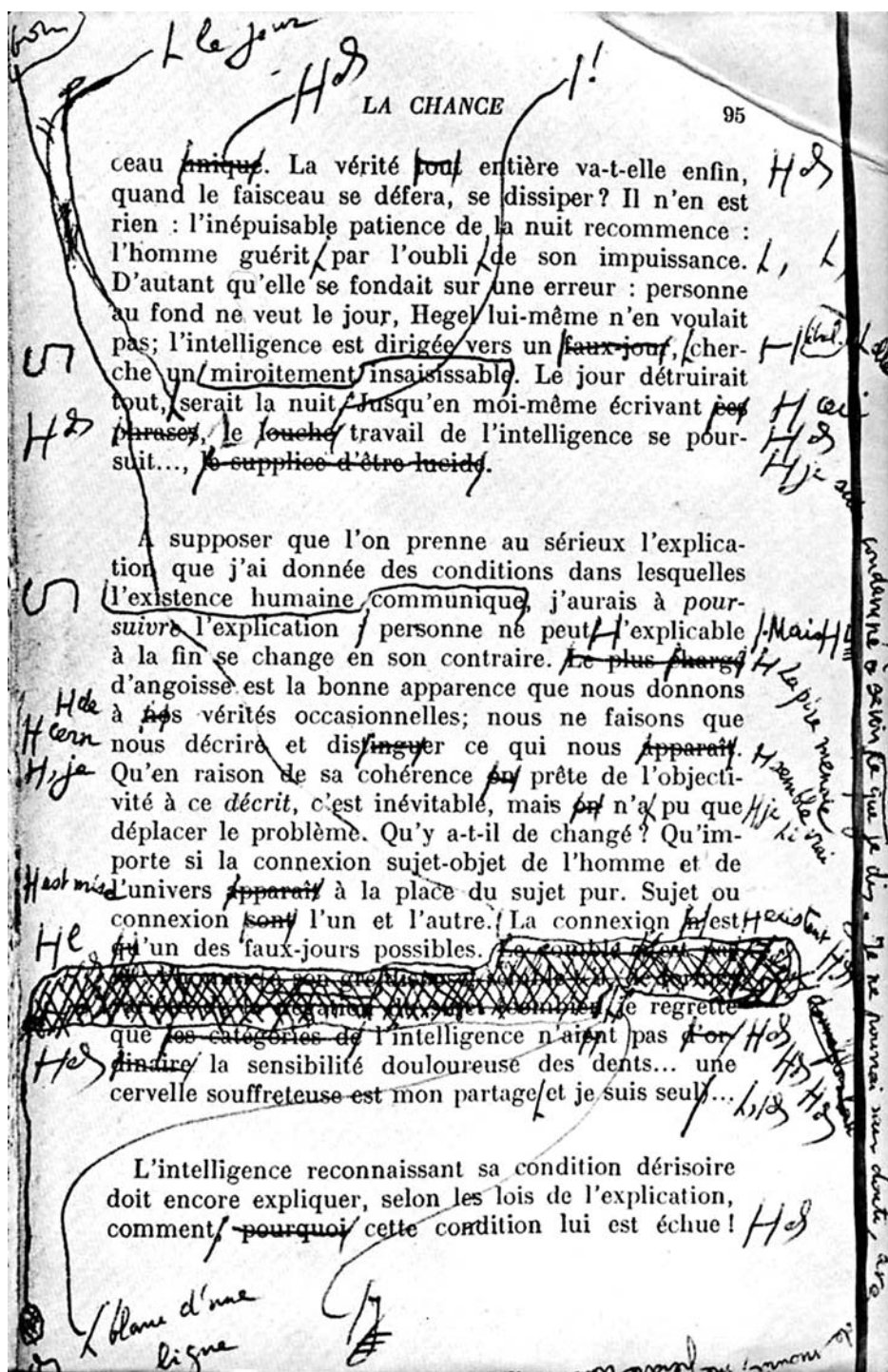


Planche 1 : épreuves du Coupable

LE COUPABLE

87

erreur : personne au fond ne veut le jour, Hegel lui-même n'en voulait pas ; l'intelligence est dirigée vers un *faux-jour*, elle cherche un insaisissable miroitement. Le jour détruirait tout, le jour serait la nuit ! Jusqu'en moi-même écrivant ceci, le travail de l'intelligence se poursuit..., je suis condamné à savoir, du moins ce que je dis. Je ne pourrai sans doute, avant de mourir, me perdre dans la nuit.

A supposer que l'on prenne au sérieux l'explication que j'ai donnée des conditions dans lesquelles communique l'existence humaine, j'aurais à *poursuivre* l'explication. Mais personne ne peut. L'explicable à la fin se change en son contraire. La pire menace d'angoisse est la bonne apparence que nous donnons à des vérités occasionnelles ; nous ne faisons que nous décrire et discerner ce qui nous semble vrai. Qu'en raison de sa cohérence, je prête de l'objectivité à ce *décrit*, c'est inévitable, mais je n'ai pu que déplacer le problème. Qu'y a-t-il de changé ? Qu'importe si la connexion sujet-objet de l'homme et de l'univers est mise à la place du sujet pur. Sujet ou connexion existent l'un et l'autre. La connexion est un des faux-jours possibles.

Je regrette que l'intelligence n'ait pas la sensibilité douloureuse des dents... une cervelle souffreteuse est mon partage, mais je suis seul...

L'intelligence reconnaissant sa condition dérisoire doit encore expliquer, selon les lois de l'explication, comment cette condition lui est échue ! Pour cette dernière opération, n'étant pas plus armée, elle ne l'est pas cependant moins que pour les autres.

c'est l'un des produits de l'effort qu'il faisait de « rechercher la chance ».

Dans *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Pascal Quignard attribue l'écriture fragmentaire à un manque de patience de l'auteur. À son avis, la « facilité » ou la « paresse » empêche l'écrivain de lier ses notes accumulées pour un livre cohérent ; et il est séduit ainsi à les publier lâchement, c'est-à-dire de manière à les associer par thèmes, avec des blancs, avec des pieds de mouches⁽²⁶⁾. Ce n'est pas le cas de Bataille. Cet écrivain a même réécrit de façon fragmentaire un texte qu'il avait publié une fois sous forme d'expression suivie. C'est ainsi que *Sacrifices*, texte rédigé vers 1933 et publié en 1936, est repris sous le titre de « La mort est en un sens une imposture » dans *L'Expérience intérieure*, avec des modifications considérables dont la fragmentation du texte⁽²⁷⁾. Un tel effort fait songer à sa notion de « dramatisation » qui consiste à intensifier les sentiments sacrés à travers des images déchirées. Bataille semble vouloir que son texte déchiré évoque à son lecteur les forces de l'« inconnu », tout comme le spectacle dramatisé de la crucifixion de Jésus-Christ les suscite aux religieux qui se livrent à la méditation.

(À suivre)

Notes

- (1) Lorsqu'il a réédité *Le Coupable* en 1961, Bataille y a ajouté ce plan :

Somme athéologique

I. *L'Expérience intérieure*

II. *Le Coupable*

III. *Sur Nietzsche*

- (2) *Le Petit*, repris dans *Œuvres complètes de Georges Bataille, tome III*, Éditions Gallimard, 1971, p. 69 (abrégés désormais en *O.C., III*, p. 69). *Le Petit* est écrit en fragments et publié en 1943. Ce qui fait songer à son affinité avec trois livres de la *Somme athéologique*, bien que ce court essai autobiographique ait paru sous le pseudonyme de Louis Trente.
- (3) *L'Expérience intérieure*, *O.C., V*, p. 51.
- (4) « La volonté de chance » est le sous-titre de *Sur Nietzsche*.
- (5) Dans ce contexte, le sens du mot « rechercher » est proche du sens du mot « chercher ». Il est vrai qu'au moment de l'élaboration, Bataille a eu soin de remplacer « chercher » par « rechercher », en tenant compte de l'aspect aléatoire et éphémère de la chance ; aspect qui rend difficile à l'obtenir. En témoigne une note suivante du *Petit* où Bataille a écrit « Écrire est chercher la chance », mais avec hésitation. En effet, on évite mal de faire même de la chance l'objet de la pensée et de l'écriture téléologiques ; celles-ci sont une sorte de maladie invétérée de l'esprit humain, ce que je vais envisager dans le présent travail. Tandis que la remarque de Bataille sur « tout-venant anonyme » est digne d'intérêt. Il est préférable de traiter le lecteur si largement, en « tout-venant anonyme ».
- « Écrire est chercher la chance, non de l'auteur isolément, mais d'un tout-venant anonyme. En moi-même ce mouvement emporté qui m'oblige d'écrire est (pris, emporté : *biffés*) dans la trajectoire d'une chance appartenant à l'homme en général. Toutefois, je ne puis pas dire : « elle appartient » (elle peut à chaque instant se dérober) ; ni exactement : « je la cherche » : je peux l'être, mais non la chercher. La chance humaine est trajectoire vivante, déjà trouvée, elle cesserait d'être si. » (*O.C., III*, p. 496)
- (6) *L'Expérience intérieure*, *O.C., V*, p. 18.
- (7) Les notes de *L'Expérience intérieure*, *O.C., V*, p. 438.
- (8) De la « catastrophe » de la pensée, Bataille écrit dans « La mort est en un sens une imposture » de *L'Expérience intérieure* : « Cet objet, chaos de lumière et d'ombre, est *catastrophe*. Je l'aperçois comme

objet, ma pensée, cependant, le forme à son image, en même temps qu'il est son reflet. L'apercevant, ma pensée sombre elle-même dans l'anéantissement comme dans une chute où l'on jette un cri. Quelque chose d'immense, d'exorbitant, se libère en tous sens avec bruit de catastrophe ; cela surgit d'un vide irréel, infini, en même temps s'y perd, dans un choc d'un éclat aveuglant. » (*O.C.*, V, p. 88)

Ou encore, on trouve dans *Le Coupable* ce passage : « À l'extrémité de son développement, la pensée aspire à sa « mise à mort », précipitée, par un saut, dans la sphère du sacrifice et, de même qu'une émotion grandit jusqu'à l'instant déchiré du sanglot, sa plénitude la porte au point où siffle un vent qui l'abat, où sévit la contradiction définitive. » (*O.C.*, V, p. 261)

Quant à la pensée de Bataille qui est caractérisée par la « mise en question » allant au sacrifice du sujet pensant, il est possible de la situer au bout de la lignée du scepticisme occidental qui est jalonnée par Socrate, Pyrrhon, Sextus Empiricus, Montaigne, Descartes.

- (9) *Sur Nietzsche, O.C.*, VI, p. 155.
- (10) Pour Bataille, l'« inconnu » comme l'« immanence » est l'inconnaissable, l'au-delà du savoir. Il le dit, au sujet de la dialectique hégélienne, comme suit : « Mais si de cette façon, comme par contagion et par mime, j'accomplis en moi le mouvement circulaire de Hegel, je définis, par-delà les limites atteintes, non plus un inconnu mais un inconnaissable. Inconnaissable non du fait de l'insuffisance de la raison mais par sa nature ». *L'Expérience intérieure, O.C.*, V, p. 127.
- (11) Dans un fragment de la *Somme athéologique*, Bataille écrit : « Je fais du langage un usage classique. Le langage est l'organe de la volonté (de la mise en action), je m'exprime sur le mode de la volonté, qui va son chemin jusqu'au bout. Que signifie l'abandon de la volonté si l'on parle : romantisme, mensonge, inconscience, amphigouri poétique. » (*Le Coupable, O.C.*, V, p. 358)
- (12) Dans un article publié en 1946 dans *Critique* sous le titre « De l'âge de pierre à Jacques Prévert », Bataille emprunte à Paul Éluard l'expression « donner à voir » pour caractériser la poésie. Celle-ci, d'après Bataille, par les changements de forme ou de rythme, fait ouvrir les yeux du lecteur au monde du non-sens. Cette définition de la poésie est applicable à son écriture fragmentaire. Mais écoutons Bataille :

« La naïve attention prêtée aux paroles rimées, le rythme suspendant l'enchaînement de l'action efficace, lui substituant les caprices inverses d'un monde où ne règne plus la contrainte mais le jeu, l'incertitude ou le ravissement..., c'est ce qui limitait, hier comme aujourd'hui, les pouvoirs de l'ennui lié aux conduites raisonnables. Les procédés, les rimes, les syllabes longues et brèves, les nombres de pieds et le fait que la poésie en dépendit déconcertent : mais s'il faut « donner à voir »* (quand le souci de l'homme raisonnable — morose, homme d'affaires, méfiant — l'empêche de *voir*), il faut donner aux mots le pouvoir qui *ouvre les yeux*. Or il est dans la parole une possibilité indépendante du sens des termes, une cadence à volonté rauque ou suave, une volupté des sons, de leur répétition et de leur élan : et ce rythme des mots — qui peut même être musical — éveille la sensibilité, et la porte aisément à l'aigu. Réciproquement, l'émotion nous mène à nous servir des mots (qui ne donnent plus alors à *savoir* mais à *voir*, qui ne touchent plus la raison mais les sens) comme s'ils n'étaient plus des signes intelligibles mais des cris, que l'on peut longuement et diversement moduler. » (*O.C.*, XI, p. 87-88)

La note (*) ajoutée par Bataille à « donner à voir » est comme suit :

« On le sait : *Donner à voir* est le titre d'un recueil d'Éluard. Et c'est la meilleure — la plus simple — définition de la poésie : *qui donne à voir*. Quand le langage commun, prosaïque, ne touche pas la sensibilité et *donne à savoir*, même en décrivant le sensible. » (*Ibid.*, p. 87)
- (13) « L'Amérique disparue », article publié dans *Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts*, XI, *L'art précolombien. L'Amérique avant Christophe Colombe*, repris dans *O.C.*, I, p. 157-158.
- (14) *Sur Nietzsche, O.C.*, VI, p. 11.
- (15) *L'Expérience intérieure, O.C.*, V, p. 87.
- (16) *Le Coupable, O.C.*, V, p. 321.
- (17) *L'Expérience intérieure, O.C.*, V, p. 114-115.
- (18) Il s'agit de l'étude de Sartre sur *L'Expérience intérieure* de Bataille. Etude qui est publiée sous le titre

« Un nouveau mystique » en 1943 dans *Cahiers du Sud*, repris en 1947 dans *Situations, I*.

- (19) *Le Coupable, O.C., V*, p. 314.
- (20) *Sur Nietzsche, O.C., VI*, p. 42.
- (21) *L'Expérience intérieure, O.C., V*, p. 67.
- (22) *Le Coupable, O.C., V*, p. 312.
- (23) *La Souveraineté, O.C., VIII*, p. 379. « C'est pourquoi nous trouvons la *qualité humaine*, non dans quelque état défini, mais dans le combat nécessairement indécis de celui qui refuse *le donné* — quel qu'il soit s'il est *le donné*. » L'écriture fragmentaire de Bataille est un spectacle de ce combat interminable.
- (24) *L'Expérience intérieure, O.C., V*, p. 60.
- (25) *Le Coupable, O.C., V*, p. 306.
- (26) Ce livre de Pascal Quignard est consacré apparemment à Jean de la Bruyère et à son essai aphoristique intitulé *Les Caractères* (1688). Mais Quignard y insère ces paroles qui paraissent concerner lui-même qui est en train d'écrire ce livre : « Ces pages, qu'inspire une gêne réelle à l'égard des fragments, j'avais conçu de les rédiger de façon ordonnée et suivie, dans un ton, faute d'être ample, du moins soutenu — cela par pur souci de cohérence, dans le dessein de ne pas céder à la facilité que j'étais précisément tenté de mettre en cause. Mais paresse encore. Dégoût qui n'a pas de remède devant les phrases creuses qui meublent entre les arguments. Je suis affronté à ce dégoût et à cette paresse nouvelle que les livres ont permis ou introduits dans l'expression de la pensée. » (*Une gêne technique à l'égard des fragments*, éd. Fata Morgana, 2003, p. 64–65).
- Ensuite, Quignard écrit de la « paresse » de Jean de la Bruyère comme suit : « Aux moments vides, il les relit [ses notes], les parfait. Il les assemble plus ou moins en les relisant. Il songe que c'est là la matière d'un livre. Il cherche en vain à lier tout cela. Une telle tâche le rebute. Et saison après saison, au fur et à mesure qu'il s'y emploie, les notes se sont accumulées et leur entassement élève la difficulté, et décourage. Il estime que le livre est peut-être là ; qu'il suffit d'associer ces lambeaux par thèmes, de les mêler avec un souci d'unité ou de contraste. Et, qu'ils s'assemblent ou qu'ils s'entrechoquent, qu'il suffit de placer entre eux des blancs, des pieds de mouche. Cela ferait un livre. Ce conditionnel est atroce. Il est le nœud de la difficulté. » (*Ibid.*, p. 69)
- (27) Il en va de même pour « Le labyrinthe », article publié d'abord dans *Recherches philosophiques* (tome V, 1935–36) qui est repris dans *L'Expérience intérieure*.